



L'exotisme dans la littérature française : le cas de Monfreid

Moussa SOULEIMAN OBSIEH

Département de lettres, Université de Djibouti, Djibouti

* Correspondance, courriel: moussa.obsieh2014@gmail.com

Résumé

L'exotisme se définit comme la perception et le sentiment vis-à-vis d'une personne, d'un objet voire d'une manière d'être qui nous viennent d'ailleurs. C'est le regard que l'on porte sur celui qui ne nous ressemble pas. En littérature, cette notion acquiert ses lettres de noblesse avec les découvertes de nouveaux mondes par les navigateurs européens et le lancement de l'entreprise coloniale. Bon nombre d'écrivains ont exprimé leur fascination à l'endroit des us et coutumes qu'ils venaient de découvrir. Mais le terme en soi même s'il est connoté positivement n'a pas fait que des heureux, le regard occidental sur l'Autre étant partiel, partiel et parcellaire. Les auteurs de la littérature postcoloniale s'empareront de cette notion pour inverser la tendance et rééquilibrer le discours sur l'exotisme. Le présent article ambitionne de proposer l'évolution sémantique du concept dans la littérature française et sa perception dans les textes d'Henry de Monfreid.

Mots-clés : Exotisme – l'Autre – l'ailleurs – orientalisme – objectivation – étranger – pittoresque – littérature postcoloniale – lointain.

Abstract

The exoticism is defined as the perception and the sense of a person, object or even a way of being that come from elsewhere. It is the look that is worn over one that does not look like us. In literature, the concept acquires its credentials with the discoveries of new worlds by European navigators and the launch of the colonial enterprise. Many writers have expressed fascination at the point of customs and traditions they had just discovered. But the term itself even if it is positively connoted not make everyone happy, the Western view of the Other being partial, biased and fragmentary. The authors of postcolonial literature will seize upon this notion to turn the tide and restore balance to the discourse of the exotic. This article hopes to provide the semantic evolution of the concept in French literature and its perception in the Henry de Monfreid texts.

Keywords: Exotic – the Other - elsewhere - orientalism - objectification - abroad - picturesque - postcolonial literature - distant.

La notion d'exotisme a vu le jour dans un cadre spatio-temporel bien précis. En partant à la conquête du monde, les Européens ont découvert des nouveaux mondes peuplés d'hommes menant des modes de vie et des traditions jusque-là insoupçonnés. Les premiers voyageurs rapportent de ces lointains pays leurs perceptions, leurs sensations. Ce phénomène prend de l'ampleur avec le lancement de l'entreprise coloniale qui permet la récolte des récits détaillés. Des missions anthropologiques sont commandées par les empires coloniaux pour d'une part essayer de faire connaître les cultures des peuples colonisés et d'autre part vanter les mérites du colonialisme avec comme fer de lance sa mission civilisatrice. Mais certains écrivains refusent de tomber dans le piège et s'efforcent de rapporter des récits plus fidèles à la réalité. C'est le cas notamment de Michel Leiris qui dans *L'Afrique fantôme*¹ (De Dakar à Djibouti) prend le contre-pied des thèses officielles en jouant le trouble-fête. L'Afrique de l'est est sillonnée par bon nombre d'écrivains - comme Arthur Rimbaud, Henry de Monfreid, Joseph Kessel, Pierre Loti, Albert Londres et j'en passe...- dont les œuvres renvoient peu ou prou à l'exotisme. Il serait intéressant d'explorer en premier lieu les différentes acceptions de cette notion pour mieux appréhender les diverses utilisations qu'on en fait. On finira par étudier l'expression de l'exotisme chez Monfreid et ce pour une double raison : sa connaissance immense de la Corne de l'Afrique et le caractère prolifique de ses écrits plaident en sa faveur.

Concept né en Occident avec la découverte des nouveaux mondes (Amériques, Asie, Afrique), l'exotisme se définit comme la fascination de l'Européen à l'endroit des coutumes, des traditions voire des contrées des peuples qu'il découvre. L'exotisme renvoie à tout ce qui n'appartient pas à la civilisation de la personne qui parle. Par extension, l'adjectif « exotique »

¹ Michel Leiris, *Afrique Fantôme*, Gallimard, Paris, 1981 (Première parution 1934).

correspond à « bizarre ». L'exotisme est appliqué avec une idée de pittoresque, superficiel.

C'est, d'une façon générale, une attitude culturelle de goût pour l'étranger. Le phénomène se constate à plusieurs reprises dans l'histoire des civilisations en expansion. Cette attitude s'exprime avec plus d'amplitude et de variété en Occident, suite à la mondialisation : des grandes découvertes au commerce globalisé actuel, en passant par le colonialisme. Au XVIII^e siècle, la société française se passionne pour les voyages : l'arrivée du « grand mamamouchi » dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière (1670) est un signe annonciateur, puis on compte Bougainville qui conte ses multiples voyages, la traduction des *Mille et une nuits* par Antoine Galland (1704), *Les Lettres persanes* de Montesquieu (1721). Voltaire et Diderot profitent de cet intérêt de l'exotisme pour critiquer la société par exemple dans *Candide* ou *Supplément au voyage de Bougainville*. Plus que tout autre chose, il est plutôt question d'une représentation de l'Autre, de l'étranger dans son milieu naturel dont les caractéristiques diffèrent fortement de celles qui sont familières à l'Occidental. Est considéré comme phénomène exotique tout ce qui sort de la norme, de l'habituel; tout ce qui s'écarte du conventionnel, du régulier bref de l'ordinaire. La traduction de certaines œuvres rend possible et accessible l'Orient. Tout ce qui vient de l'Orient est alors sublimé. Le récit des somptueux palais des sultans avec leurs harems respectifs présente les arabes sous un autre jour. Des images fantasmagoriques circulent à leur sujet même si la réalité est souvent bien différente.

Pierre Jourda dans *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*², aborde ce thème avec une certaine frilosité et frivolité qui reflète aussi l'évolution sémantique de cette notion. Ainsi il évoque des pays qui aujourd'hui ne semblent avoir aucun secret pour les français tellement qu'ils sont proches. Je parle de l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Grèce et l'Allemagne ainsi que la Russie. Il y a aussi chez l'auteur une certaine

² JOURDA Pierre, *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Le Romantisme*. Paris, Boivin et Cie, 210 pages.

confusion entre l'espace géographique et l'espace religieux puisque à l'intérieur de cette liste qui inclut aussi les pays du Nord de l'Europe se retrouve curieusement l'Islam. Cela dit, l'auteur a l'honnêteté de reconnaître la complexité du sujet abordé et la superficialité de ses recherches :

Il s'agit d'une synthèse, et d'une synthèse rapide (...) Je ne dissimule pas que pareil exposé reste incomplet et superficiel...Je ne prétends pas avoir tout lu : je me suis borné à des sondages³.

Par contre, dans son œuvre majeure, *Essai sur l'exotisme*⁴, publiée en 1955, Victor Segalen se dégage d'une acception triviale du mot, qui réduirait sa définition à un simple objet de curiosité, au simple dépaysement tropical. Pour mieux conceptualiser l'exotisme, un autre terme est mis à contribution par l'auteur et émancipe cette notion de sa dimension géographique : le Divers, ou l'altérité dans la multitude. Dans l'œuvre de Segalen le sensuel et le spirituel, fruits des expériences au contact de l'Autre, occupent une place de choix dans sa pensée :

J'ai dit avoir été heureux sous les Tropiques. C'est violemment vrai. Pendant deux ans en Polynésie, j'ai mal dormi de joie. J'ai eu des réveils à pleurer d'ivresse du jour qui montait... J'ai senti de l'allégresse couler dans mes muscles⁵.

Allant à contre courant de la conception de l'exotisme dans la littérature coloniale, Segalen cherche à rétablir l'équilibre en remettant en cause entre autre le lyrisme et l'ethnocentrisme des écrivains voyageurs. Il adopte une attitude plus objective qui consiste à savoir et à admettre surtout nos différences :

L'Exotisme n'est donc pas une adaptation, une incompréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception totale et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle⁶.

³ *Idem*, p. 25.

⁴ SEGALÉN Victor, *Essai sur l'exotisme*, Fata Morgana, 1955.

⁵ SEGALÉN Victor, « Lettre à Henry Manceron », 23 septembre 1911.

⁶ SEGALÉN Victor, *Essai sur l'exotisme*, Fata Morgana, 1982, p.44

Cette réflexion va être reprise et développé notamment par Edouard Glissant dans son ouvrage *Introduction à une poétique du Divers*⁷ en hommage justement à Segalen.

Autrement dit l'exotisme relève de l'imaginaire de l'Européen sur des lieux lointains et bizarres ainsi que les objets et les personnes qui en proviennent. Cela peut être aussi bien les traditions et coutumes, les modes vestimentaires des peuples visités ; leurs musiques comme leur peinture. L'européen est souvent séduit par les modes de vie des peuples jusque-là inconnus pour lui. Donc l'exotisme peut se décliner aussi comme la perception qu'on a de l'autre ; de notre manière de se représenter celui qui n'a pas la même culture que nous.

Quand à Tzvetan Todorov, dans sa définition initiale, il suppose également une division du monde entre un Ici -- l'Europe -- et un Ailleurs : le « Nous » et les « Autres ». Les Autres incarnant l'ensemble des peuples colonisés comme les Américains du sud, les Africains et les Asiatiques. Les critiques tiers-mondistes qui se sont emparés de cette notion d'exotisme sont convaincus qu'elle est à l'origine même du développement de la littérature occidentale qui s'est ainsi faite une nouvelle virginité. C'est pourquoi, ils préfèrent utiliser le terme de « dette » de la littérature occidentale envers les peuples colonisés plutôt que celui plus neutre d' « influence ». La culture de l'«Autre» en plus de l'apport fécond relativise aussi les jugements intempestifs et hâtifs de la littérature coloniale.

L'exotisme se matérialise par la découverte d'arts de vivre différents chez les lointains peuples d'Afrique et d'Amériques. De même la Chine et le Japon fascinent au moins autant que les autres. Avec l'ouverture du commerce entre le Japon et le monde occidental en 1854, l'art et la culture japonaise commencèrent à exercer une influence importante sur l'Europe. Les Expositions universelles de Londres en 1862 et de Paris en 1867, où était présenté un ensemble d'art japonais, déclenchent une véritable vogue.

⁷ GLISSANT Edouard, *Introduction à une poétique du Divers*, Gallimard, 1996.

La communauté artistique, lassée de l'exotisme des palmiers du Moyen-Orient, trouve une nouvelle source d'inspiration dans les estampes japonaises finement ciselées. Cette vogue pour l'art japonais marque profondément le goût de l'époque, aussi bien dans le domaine de la peinture que celui de la mode et des arts décoratifs. Van Gogh et Monet possèdent des estampes. Des écrivains comme les Goncourt, Zola ou Loti s'y intéressent de près. De son côté, Baudelaire se permet même de rêver d'une vie plus simple, débarrassée des soucis quotidiens voire paradisiaque ayant pour cadre une lointaine insularité comme pour fuir cette Europe en proie à une bruyante et épuisante industrialisation :

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne⁸.

Les voyageurs de la Corne de l'Afrique ne sont pas du reste. Ils retournent à leurs pays respectifs avec des sensations fortes. Le prince Henri d'Orléans qui est passé à Djibouti en 1897 décrit les bénéfices qu'un aventurier peut tirer de la découverte d'une terre inconnue comme Djibouti. La découverte des modes de vie sociétaux jusque-là inconnus est en soi une fierté personnelle. Le voyageur s'évertue d'être le témoin privilégié d'une autre forme de manifestation de l'humanité. Ceci est particulièrement enrichissant sur le plan humain avec toute l'expérience qu'on peut en acquérir :

Il éprouve des sensations connues de lui seul,
(...) il voit des choses que d'autres ne voient pas (...) il apprend à connaître une vie générale, universelle, ignorée de la plupart. Sentant qu'il est près d'elle et qu'il est à elle, la nature le prend pour confident et lui ouvre tout grand ses mystères (...) il est l'artiste devant qui le modèle paraît dans sa nudité admirable, l'artiste qui se repaît pleinement, sainement, de la buté⁹.

⁸ Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857.

⁹ Henri d'Orléans, *L'âme du voyageur*, Calmann-Lévy, 1902 (ouvrage posthume).

Quant à Joseph Kessel, il est tout simplement fasciné par les paysages lunatiques qui s'offrent à sa vue. Il les peint avec une précision remarquable qui peut interpeler uniquement ceux qui ont foulé le pied dans cette contrée à nulle autre pareille. L'Occidental découvre une autre facette insoupçonnée de la vie. Il est surtout fasciné par ces hommes qui luttent au quotidien contre la soif et un soleil despotique. Voici comment il décrit la piste aride entre Dawenlé, village frontalier d'Ethiopie, et Dikhil :

Et la piste s'infiltrait entre des murs hauts et rouges couleur de cuivre, creusés, fouillés de stries sauvages et tout parcourus de veines d'un bleu sombre. Puis elle s'évasait en cirques, toujours gardés par ces parois qui semblaient faites de prodigieux métal. Quelquefois, du sommet de l'une de ces murailles, un grand mimosa penchait vers le vide sa tête ronde, hérissée d'épines qui étaient autant de dards étincelants. Et, au milieu des pierres noires, des défilés de cuivre, sous le ciel éternel des solitudes, avançait, comme un lambeau de horde primitive, la caravane¹⁰.

Certains aventuriers sont mêmes convaincus qu'aucun récit de voyage ne peut se prévaloir de nous représenter la réalité telle qu'elle est. D'où la nécessité de se faire sa propre opinion en vivant de l'intérieur cette aventure exaltante ne serait-ce que pour ne pas tomber dans les pièges de ceux qui nous ramènent d'ailleurs des histoires sensationnelles qui parfois n'ont rien avoir avec les pays en question. Mettre le pied dans ces pays reculés représente même pour certains un véritable exploit et un défi lancé à leurs congénères ou compatriotes, se prenant même pour des César avec sa fameuse locution « *Veni, vidi, vici*¹¹ » :

En Europe, on vient de découvrir la mer Rouge, l'Arabie, l'Ethiopie. Les rêves de « merveilleux » qui hantent les cervelles sevrées

¹⁰ Joseph Kessel, *La fortune carrée*, 1932[1998], p.323

¹¹ « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »

des vieux peuples abrutis ont trouvé à se fixer.
J'ai voulu mieux que des rêves. Je suis venu¹².

Les aventuriers se sentent même parfois obligés de répondre à cet appel de l'inconnu pour voir de leurs propres yeux, découvrir eux-mêmes les habitants, leurs modes de vie et leurs coutumes. Ils refusent de céder à la facilité afin de témoigner en toute honnêteté par la suite. La tentation d'affronter l'inconnu se manifeste malgré l'apparente hostilité du pays à découvrir, vu de loin.

Je songe à ce que cette contrée, pourtant déshéritée, a de prenant (...) à tous ces aspects et à ces étonnants contrastes, difficiles à soupçonner quand on ne fait que contempler du large sa façade hostile et sévère¹³.

Toutefois, le contexte aidant, cette fascination peut conduire au mépris souvent inexplicable vis-à-vis des peuples visités. C'est le cas en Afrique de l'est de Borelli qui confond les différents groupes indigènes tout en essayant vainement d'attribuer à chacun d'entre eux des caractéristiques qui leur seraient propres. La sauvagerie n'étant en aucun cas la propriété d'une quelconque tribu, au fond Borelli ne fait que se discréditer au près de ses pairs qui connaissent la région et ses habitants bien plus que lui. Il écrit ceci sans sourciller:

Les Danakil, plus portés au meurtre que les Somali, sont néanmoins plus sociables. Moins tapageurs et encombrants, ils ne montrent pas la même insolence (...) Une réelle différence existe entre ces populations. Le Danakil est moins actif, plus sauvage et plus vindicatif¹⁴.

D'autres se contentent de décrire physiquement les populations indigènes tout en s'efforçant de bien souligner insidieusement leur

¹² Balsan François, *Poursuite vers le Nil Blanc*, J. Susse, 1947, p. 8

¹³ Jérôme Tharaud, *Le passant d'Ethiopie*, Plon, 1936, p.65

¹⁴ Borelli Jules, *Ethiopie méridionale...* 1890, p. 44

appartenance ethnique. Cette dernière justifierait curieusement la beauté physique ou la laideur héréditaire des individus. Les nomades Issa sont présentés comme de véritables objets d'art. Une déshumanisation fréquente dans la littérature coloniale qui sert de justification par la suite à la confiscation des terres par les Européens :

Ils rappellent par leur pureté de leurs formes, les marbres antiques qui symbolisaient la force musculaire unie à la beauté du corps¹⁵.

Quant à Henry de Monfreid, bon connaisseur de la Corne d'Afrique où il a sillonné et séjourné longuement, il est frappé par la générosité intuitive pour ne pas dire naturelle des habitants qui dans ce contexte précis se mue en art de vivre. Nul besoin de s'encombrer avec des produits alimentaires en cas de déplacement à l'intérieur de ces pays, l'hospitalité des nomades est de mise quels que soient les voyageurs. Une coutume qui reconfortent et dissipent les craintes des sans-abris qui sillonnent ces étendus territoires souvent inhabités :

En ce pays le voyageur n'a qu'à entrer, il a tout naturellement sa place près du foyer et sur la peau de bœuf qui, sans même qu'il l'ait demandé, sera étendue pour lui dans un coin de la *toukoul* ou sous la hutte de branchages. Il prendra place autour de l'écuelle de mil ou de riz, et mangera tant qu'il y aura de la nourriture à partager. Il ne remerciera pas, tant la chose est normale et réciproque, car l'hôte qui le reçoit sait qu'à son tour on fera exactement de même pour lui. Le passant peut ainsi demeurer le temps qu'il lui plaît, et s'en va sans prévenir comme il est arrivé¹⁶ ...

Henry de Monfreid finit même par se considérer comme un membre à part entière de cette population. Le « nous » inclusif dans le paragraphe qui suit traduit un parti pris de l'auteur qui fait sien non sans une certaine ironie de cette Afrique qui ignore superbement tout développement. Il

¹⁵ Teilhard de Chardin pierre, *Lettres de voyage*, Grasset, p.115

¹⁶ Henry de Monfreid, *Wahanga ou la Vallée de la Mort*, Grasset, 1932[1992], p.12

tombe amoureux de cette région qui rappelle de par sa virginité l'origine de l'humanité.

Il ne faut pas s'étonner des itinéraires sinueux et absurdes de certains chemins de nos campagnes, voire des routes, car ils n'ont d'autres origine que des passages de bêtes, qu'à leur tour ont adopté les hommes. Paresse, habitude, routine, et c'est bien le cas de le dire, ont conservé ces itinéraires depuis les temps préhistoriques où il n'y avait ni ponts ni chaussées, mais seulement des bêtes allant au point d'eau, au gîte ou au pâturage¹⁷...

Monfreid semble même contredire la thèse de Victor Segalen selon laquelle dans l'Autre, il y a toujours une part d'inaccessible car non seulement Monfreid s'intègre dans cette société nomade mais décide aussi d'en faire entièrement partie, changeant à la fois de nom et de religion :

- Comment t'appelles-tu ?
- *Abd-Haiï*
- (...)

Il m'interrogea :

- Quelle est ta religion ?
- Musulmane.
- Dis-tu la vérité.

Je le fixe quelques secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence, puis je fais ma profession de foi :

- *Laila il allah ou Mahmed razoul allah*¹⁸.

¹⁷ *Idem*, p. 23

¹⁸ MONFREID (Henry de), *Aventures de mer*, Grasset, Paris 1950, p. 36.

Il est même séduit par des modes de vie condamnables sous d'autres cieux comme la polygamie qui a mauvaise presse en Occident. Henry de Monfreid en fait parfois une apologie exaltée. Il la considère comme une forme de renaissance voire une régénérescence pour la gent masculine quoiqu'il passe sous silence les remords de la première épouse qui, même si elle reste toujours intégrée au groupe, voit d'un mauvais œil la venue de sa jeune rivale. Une misogynie qui se décline comme le trait de caractère de la société patriarcale peuplant les contours de la mer Rouge. En évoquant cette tradition, on décèle chez Monfreid un certain enthousiasme mal dissimulé :

Même à un âge avancé, où chez nous un homme songe seulement à bien porter son titre de grand-père et n'attend plus rien de lui-même, l'Arabe¹⁹ retrouve une surprenante verdeur dans la jeunesse d'une épouse nouvelle ; auprès d'elle se galvanisent ses dernières forces, et l'âme désabusée du vieil homme se régénère par l'ambiance d'un foyer où la vie recommence²⁰.

A l'instar des ses congénères, Henry de Monfreid cède aussi facilement au sensationnel en extrapolant à outrance certains coutumes remarqués çà et là. Le lecteur est ainsi emporté dans un monde merveilleux où l'auteur est le seul détenteur de la vérité car il sait qu'aucune autre personne ne pourra contester la véracité de ses propos. Un récit d'autant plus accepté qu'il vient d'un pays étrange et lointain. Ou est-ce une manière de se moquer du lecteur ? Quoi qu'il en soit Monfreid écrit sans état d'âme :

D'où qu'ils partent ils auront toujours à payer les droits de passage à travers chaque petite tribu qui se considère comme un Etat. S'ils n'ont pas d'argent, ils payent en nature : celui qui est maçon bâtira un mur pour le cheik (le chef de tribu) dont il veut traverser le territoire, le charpentier fera des portes ou des fenêtres à l'une de ses maisons... et ainsi il en sera sur chaque

¹⁹ Les Somalis, les Afars voire les Oromos, tous musulmans peuvent facilement se reconnaître dans cet «Arabe » étant donné que la structure familiale de toutes ces communautés est très proche.

²⁰ MONFREID (Henry de), *L'Enfant sauvage*, Grasset, 1996 [1932], p.10.

territoire dont certains sont à peine grands comme un canton²¹.

Des fois, Monfreid fait étalage de son ignorance totale de l'espace vital des nomades. Il n'arrive pas à se repérer dans un paysage qui lui paraît hostile voire dangereux. D'où cette impression personnelle de tourner en rond ce qui n'est pas le cas pour les habitants de la brousse qui savent s'y retrouver sans difficulté particulière :

Sans point de repère pour se diriger, l'homme tourne, fatalement, en rond. Croyant marcher droit devant lui, il décrit un cercle de rayon plus ou moins grand, selon sa nature, de sorte que, bien souvent, après une harassante journée de marche, il se retrouve le soir au point de départ du matin. Où est le point d'eau qu'il avait espéré trouvé en fin d'étape ?...Son outre est vide, la soif le dévore, la mort rôde dans la nuit²²... .

Malgré sa connaissance presque parfaite des us et coutumes des populations de cette région, il a du mal à se départager de cette image de colon qui lui colle à la peau. Il se considère d'abord et avant tout comme un Français au service de sa patrie et en conflit ouvert avec les autres puissances coloniales. Abdourahman Barkat God dans sa thèse intitulée *Etude critique et historique de l'œuvre d'Henry de Monfreid : de l'orientalisme à l'impérialisme* soutenue en 2010 à Paris (Inalco) se montre très critique à son égard. Et pour cause dans ses écrits, Monfreid ne cache guère son regard condescendant à l'égard des populations indigènes même dans les situations délicates:

Qu'importe qu'un Français soit traité comme le dernier des nègres, pas d'histoires... Il s'agit de plaire au gouvernement du moment pour assurer l'avancement et les bonnes indemnités, pour avoir le congé payé avec des

²¹ H. de Monfreid, *Aventures de mer*, Grasset, 1996 [1932], p.50.

²² *Idem.*

prolongations de santé...Il s'agit de caser sa femme dans un bureau, on créera pour elle un poste nouveau et inutile²³.

Se considérant comme le fer de lance de la « mission civilisatrice » de l'Occident, Monfreid arrive même à se convaincre que les Blancs quels que soient leurs origines et leurs lieux de naissance ont cette faculté innée de dominer les autres. Pour Monfreid, la tolérance et l'hospitalité des Somalis passent parfois pour une forme de soumission à l'étranger. Il voit ainsi tout le génie dans la peau et les yeux de l'homme blanc au risque de se discréditer un peu plus. Il nous rapporte ici le récit édifiant d'un fils de blanc ce qui lui suffit largement à s'imposer dans cette société à en croire bien sûr Monfreid :

Il apprit le Somali avant l'Anglais, et la mission protestante eut plus de mal avec ce petit Anglo-saxon aux yeux bleus qu'avec le plus sauvage de ses orphelins noirs. Il apprit à courir à pied nu en plein soleil, sans chaussures ni coiffure. Il disparut quelque temps, et on le retrouva au fond du Somaliland, gardant des chèvres avec des nomades²⁴.

Conclusion

L'Exotisme, bien qu'à l'origine un sentiment forcément subjectif né de la découverte de l'Autre dans son milieu, connaît une évolution sémantique sans précédent. Il apporte ainsi une certaine fécondité à une littérature coloniale qui peine à se réinventer grâce à l'ouverture au Divers et à l'Autre quoique parfois inaccessible. Les plus audacieux des écrivains tiers-mondistes revendiquent même au nom des populations indigènes une

²³ *Idem*, p. 136.

²⁴ *Idem*, p.152.

certaine dette vis-à-vis des écrivains occidentaux qui accouchent des récits purement imaginaires pour des lecteurs en mal de sensation. Henry de Monfreid n'échappe pas à cette catégorie de voyageurs qui avaient l'intime conviction de contribuer à la réalisation de la « mission civilisatrice » en Afrique de l'est. Chez lui, l'exotisme se décline dans ses récits comme la découverte d'un monde merveilleux, lointain et inconnu où l'homme blanc et ses déclinaisons raciales s'imposent naturellement aux populations indigènes, prenant pour de la soumission l'hospitalité et l'accueil que celles-ci réservent aux étrangers.

Bibliographie

ABDOURAHMAN BARKAT GOD, *Etude critique et historique de l'œuvre d'Henry de Monfreid : de l'orientalisme à l'impérialisme*, Thèse soutenue, Paris, Inalco, 2010.

BALSAN François, *Poursuite vers le Nil Blanc*, J. Susse, 1947.

BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Folio, 1857.

BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard, 1998

HENRY d'Orléans, *L'âme du voyageur*, Calmann-Lévy, 1902.

JOURDA Pierre, *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand, t.II :
Du romantisme à 1939*, Paris, P.U.F., 1956.

KADAR ALI DIRANEH, *Regards croisés entre Français et Djiboutiens dans la littérature*, Thèse soutenue, Limoges, 2005.

KESSEL Joseph, *La fortune carrée*, Gallimard, 1932.

LEIRIS Michel, *Afrique Fantôme*, Gallimard, Paris, 1981 (Première parution 1934).

LEVI-STRAUSS Claude, *La littérature des lointains*.

Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle, Paris, Éditions Honoré Champion, 1998.

MONFREID (Henry de), *Aventures de mer*, Grasset, Paris, 1950.

Wahanga ou la Vallée de la Mort, Grasset, 1932 (1992).

Les secrets de la mer Rouge, Grasset, 1931 (2003).

La croisière du hachich, Grasset, 1933 (2003).

La poursuite Kaïpan, Grasset, 1934 (2003).

MOUSSA SOULEIMAN OBSIEH, *L'oralité dans la littérature de la Corne de l'Afrique : traditions orales, formes et mythologies de la littérature*

pastorale, marques de l'oralité dans la littérature, Thèse soutenue, Dijon, 2012.

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme* – Fata Morgana, 1978.
Nouvelle édition, livre de poche, collect.
biblio-essais, 1986.

TEILHARD de Chardin pierre, *lettres de voyage*, Grasset.

THARAUD Jérôme, *Le passant d'Ethiopie*, Plon, 1936

TODOROV (Tzvetan), *Nous et les autres*. La réflexion française sur la diversité humaine.
Paris, Seuil, 1989.